

Laurence BROERS, *Armenia and Azerbaijan, Anatomy of a Rivalry*. Edinburgh: Edinburgh University Press, 2019, 352 p.

Anita KHACHATUROVA

Doctorante
Centre d'étude de la vie politique (CEVIPOL)
Université libre de Bruxelles (BE)
anita.khachaturova@ulb.be

Doi : 10.5077/journals/connexe.2021.e617

Dans son ouvrage *Armenia and Azerbaijan: Anatomy of a Rivalry*, paru en 2019, Laurence Broers nous livre une étude approfondie et transversale du conflit du Haut-Karabakh, le plus ancien et le plus persistant des conflits postsoviétiques. Fort de son expérience de terrain, en tant que facilitateur et initiateur de nombreux projets visant à promouvoir le dialogue et la réconciliation dans la région, notamment à travers l'organisation *Conciliation Resources*, et d'un vaste travail académique centré sur le conflit depuis de nombreuses années, l'auteur navigue avec prouesse dans les eaux troubles d'une guerre à la fois très peu connue du large public et qui, face à l'extrême polarisation des parties, confère une charge émotionnelle prépondérante aux termes et langage de toute analyse. Ayant pu mener des recherches dans les trois régions concernées, en Arménie, en Azerbaïdjan et dans le Haut-Karabakh, Laurence Broers a bénéficié d'un accès rare à ce terrain marqué par une forte atmosphère de suspicion qui crée de nombreux obstacles à tout chercheur qui voudrait conduire une étude sérieuse et nuancée. En ce sens, son travail est d'une valeur inestimable en ce qu'il donne tout son poids à la complexité du problème et à ses multiples dimensions historique, politique, géographique et psychologique.

L'effort le plus remarquable de l'auteur, et qui confère une originalité réelle à l'ouvrage, est le cadre conceptuel à travers lequel il aborde le conflit. Il le définit en tant que « rivalité persistante » (*enduring rivalry*), « a conflict between two states that lasts at least two decades and is punctuated by recursive episodes of violence » ou « a persistent, fundamental and long-term incompatibility of goals between two states » (p. 11). L'adoption de ce concept permet à Laurence Broers d'éviter une série d'écueils souvent présents dans les travaux sur ce conflit, qui le réduisent à une rivalité statique entre deux antagonistes et se focalisent principalement sur ses causes. Ces analyses comportent généralement le risque de reproduire le tropisme problématique des « conflits gelés » occultant par conséquent la dynamique du conflit, son évolution dans le temps et la réalité interne à chaque partie. En porte-à-faux de cette analyse statique, le cadre de la « rivalité persistante » permet à l'auteur de placer le curseur, non plus essentiellement sur les causes du conflit, mais précisément sur sa persistance, en d'autres termes, « why the rivalry between the two states has not ended or abated » (p. 11). Ce questionnement

va de pair avec l'adoption d'une théorie critique de la géopolitique (*critical geopolitics*) qui évite de reproduire les catégories fixes généralement tenues pour objectives dans l'étude des rapports interétatiques telles que le territoire ou l'identité nationale, et qui met l'accent sur le caractère situé des discours et des rapports de pouvoir qui les sous-tendent. Ce rapport au conflit permet dès lors de problématiser la géographie du conflit et les identités nationales et ethniques qu'il confronte, de mettre en avant la dimension affective et imaginée des frontières et des espaces nationaux, et de retracer les différentes traditions et « cultures géopolitiques » (p. 9) présentes dans l'historiographie de chaque État.

Le corps de l'ouvrage se divise en neuf chapitres. Les trois premiers chapitres offrent une perspective historique de l'émergence de la rivalité arméno-azerbaïdjanaise en mettant en exergue les processus de formation des différentes cultures géopolitiques, les dimensions affectives associées aux imaginaires des espaces nationaux et la place qu'y occupe le Haut-Karabakh en tant que territoire frontalier aux limites fluides. Le quatrième chapitre présente ensuite une analyse de la violence intercommunautaire et des déplacements massifs ayant accompagné les différentes phases du conflit. Les chapitres cinq, six et sept explorent quant à eux les facteurs internes relatifs aux régimes politiques arménien et azerbaïdjanais et l'équilibre géopolitique, qui permettent à la fois à la rivalité et aux régimes de perdurer. Le chapitre huit offre une analyse de la situation interne du Haut-Karabakh au cours de son existence en tant qu'État *de facto*. Enfin, le neuvième chapitre retrace le processus de négociations au sein du groupe de Minsk de l'OSCE et les différentes tentatives de compromis.

À l'évidence, la lecture de cet ouvrage en 2021 nous amène à confronter l'analyse qui y est présentée à la réalité qui s'est imposée après la guerre des 44 jours entre septembre et novembre 2020. Elle nous rappelle à quel point la prédiction s'avère une voie périlleuse pour les politistes. À l'aide du concept d'« asymétrie tronquée » (*truncated asymmetry*), Laurence Broers décrit en détail et de manière très articulée l'équilibre fragile qui permet à la rivalité de perdurer et grâce auquel l'Arménie arrive à contrebalancer son désavantage face à la prépondérance militaire et économique de l'Azerbaïdjan : premièrement par l'existence d'une parité militaire locale (*local parity*) dans le Haut-Karabakh (p. 196), qui s'exprime par des facteurs de terrain, de fortifications et d'activités des forces armées locales ayant le potentiel « d'établir un contexte local de parité » (p. 196) et, deuxièmement du rôle ambivalent de la Russie qui produit l'effet de dissuasion pour le challenger du *statu quo* – l'Azerbaïdjan – quant au risque que représenterait pour ce dernier une attaque de grande envergure au regard des équilibres internes et externes.

Néanmoins, son analyse l'amène à surestimer la stabilité de cette conjoncture et à affirmer que la dynamique d'asymétrie tronquée du pouvoir rend faible la probabilité d'une guerre de grande envergure (p. 311). De manière générale, il est aussi intéressant de revenir sur la façon dont les événements en Arménie même n'ont pas toujours pu être anticipés. Si la Révolution de Velours de 2018 ne fait pas l'objet d'une analyse en profondeur dans cet ouvrage – dû sans doute à la temporalité de publication de ce dernier – il ne fait nul doute qu'elle représente un véritable défi pour l'étude structurelle des transitions politiques dans l'espace post-soviétique. Ainsi Laurence Broers semble lui-même avoir été dépassé par cet événement dont l'importance pour une meilleure

compréhension des développements qui ont suivi et culminé dans la guerre de 2020 dans le Haut-Karabakh, est de taille. L'urgence d'étudier plus avant la révolution de Velours a toutefois été illustrée dans une monographie que Laurence Broers a publiée avec Anna Ohanyan l'année suivante, *Velvet Revolution: Authoritarian Decline and Civil Resistance in a Multipolar World*. Les liens entre le changement de régime politique en Arménie et la guerre de 2020 dans le Haut-Karabakh méritent aujourd'hui plus que jamais d'être étudiés. À cet égard, le travail de Broers nous offre déjà d'importantes pistes de réflexion.

Un des chapitres le plus ambitieux de l'ouvrage et qui répond à l'élan critique de l'auteur, est le chapitre quatre dans lequel il aborde la violence interethnique ayant précédé la période la plus active du conflit (1991–1994), à travers le prisme des émotions. S'il ne représente qu'une partie limitée de son travail de recherche, ce chapitre, par son originalité et son ambition d'apporter une réponse à une question qui, jusqu'à nos jours, fait l'objet de nombreuses spéculations, reste central. C'est pour cela qu'il mérite d'être commenté. Si la force indéniable de cet ouvrage est précisément l'originalité de son approche théorique qui se propose de dépasser les catégories fixes et réifiées associées aux concepts d'État, de territoire ou d'identité nationale dans les traditions de l'analyse géopolitique des conflits, l'auteur se livre à un autre type de catégorisation problématique lorsqu'il aborde les émotions en tant que facteurs causaux de la violence intercommunautaire qui a précédé la phase active du conflit. Bien qu'il mette en garde contre les essentialisations possibles qui peuvent résulter d'une conceptualisation des motivations des individus à travers des récits émotionnels (*emotion narratives*) qui homogénéiseraient des groupes ethniques, l'usage-même de ces catégories d'émotions pour expliquer une violence qui serait spontanée et en même temps dirigée de manière cohérente et structurée en l'absence de leadership, contient le risque d'essentialisation que Broers cherche à éviter. Il écrit ainsi que :

[...] the dominant affective dispositions mediating the mass expulsions of the late 1980s–90s were resentment in Azerbaijan, hatred in Armenia, and fear in Nagorny Karabakh.

Et il continue :

Affective dispositions structured around scripts of resentment, hatred and fear defined tacit understandings of the appropriate targets, objectified and deindividuated them, and substituted for leadership among those directly perpetrating, facilitating, or otherwise condoning communal violence (pp. 128–129).

L'approche de l'auteur, qui adapte une logique cognitiviste de la psychologie des émotions à l'étude de la violence collective, a été popularisée par Roger D. Peterson dans son ouvrage de 2002 *Understanding Ethnic Violence: Fear, Hatred, and Resentment in Twentieth-Century Eastern Europe*. Laurence Broers se sert de cet outil pour expliquer les nettoyages ethniques de la première guerre du Haut-Karabakh (1988–1994). Il distingue alors les nettoyages ethniques communautaires (*communal ethnic cleansings*), qui auraient un caractère spontané et populaire, et qui eurent lieu principalement lors de la première phase du conflit (1988–1990), des nettoyages ethniques « stratégiques », instrumentaux et politiques, qui sont le fait des forces armées lors de la seconde phase

(1991–1994). Or, cette approche, comme d'autres auteurs l'ont déjà mis en exergue (Das 2007 ; Hall and Ross 2019, 1363), projette *post-factum* un cadre affectif précis sur un groupe qui, bien que mu par une multiplicité de facteurs émotionnels, apparaît comme suivant une motivation partagée. C'est donc une reconstruction *a posteriori* par l'auteur de ce que des personnes dans un contexte particulier auraient dû ressentir à la lumière des disposition affectives qu'elles auraient acquises au cours de l'histoire, en tant que membres d'un groupe dans ses relations avec un autre groupe. En d'autres termes, cette approche plaque un récit émotionnel particulier, la peur, la haine ou le ressentiment – considérant dès lors ces émotions comme étant des blocs séparés ayant chacune ses propres caractéristiques – à un comportement de masse qui serait cohérent et spontané, historiquement déterminé et apolitique (contrairement à la violence organisée, ici « stratégique »). Cette approche simplifie à l'extrême des motivations et des expériences affectives diverses qui ne peuvent aisément être comprises dans des catégories restrictives telle la haine ou la peur. En effet, cette approche omet la dimension situationnelle et locale de la violence et des émotions qui y sont associées, mais aussi du caractère transitoire et individuel de ces émotions¹.

Qu'est-ce qui distingue dans les faits la haine du ressentiment ou de la peur ? La peur ne peut-elle pas se commuer en haine ? Comment peut-on rassembler en un bloc les différentes motivations de personnes ayant participé à la violence collective ? Peut-on rassembler sous un récit de ressentiment des motivations aussi diverses telles que l'envie de s'approprier l'appartement de son voisin, la peur d'être exclu de sa communauté ou le désir de vengeance face à une injustice réelle ou imaginée ? Le ressentiment est-il vécu de la même manière par tout acteur de la violence ? Bref, aux fins de donner une explication et une structure au phénomène de la violence collective, la complexité de l'expérience affective est sacrifiée. Mais ce n'est pas une entreprise sans conséquence. En appliquant des catégories d'émotions à des individus mus par des motivations supposément communes, ce n'est pas tant la description d'une réalité objective qui est produite que la reproduction de schémas d'intelligibilité qui, en s'appuyant sur des arguments historiques, occultent la diversité et la contingence de l'expérience affective. Loin d'être apolitiques, les catégories d'émotions ainsi mises en avant sont le produit de discours idéologiques qui, utilisés de cette manière, produisent eux-mêmes des effets politiques. Ce ne sont donc pas de simples descripteurs d'une réalité, mais des catégories qui souvent servent à « délégitimer, essentialiser, ou idéaliser des formes particulières d'identités de groupe ou de comportement politique » (Hall and Ross 2019, 1358).

Laurence Broers a dès lors raison d'insister sur la nécessité d'étudier plus en détail les contextes locaux, la multiplicité des facteurs et les relations de pouvoir à l'œuvre dans les lieux de violence collective, mais sa conceptualisation des émotions sert l'effet inverse puisqu'elle enferme des groupes d'individus entiers dans des catégories émotionnelles dont le lien avec la réalité empirique n'est pas étayé. Lorsqu'il écrit : "In Armenia and Karabakh, intergenerational hatred towards 'Turks' to be passed from father to son remains a powerful and ubiquitous cultural schema" (p. 315), il est difficile de voir là la complexité locale pour laquelle il plaide ailleurs.

¹ Pour une critique de l'approche cognitive des émotions, voir James 1983 [1894], 299–314 ; Ellsworth 2014 ; Despret 2004.

Enfin, cet ouvrage représente un travail de recherche colossal, qui offre à tout lecteur, spécialiste de l'étude des conflits ou étudiant des relations internationales, une analyse qui donne à voir toute la complexité de cette « rivalité persistante ». C'est un travail d'autant plus important que l'actualité liée au Haut-Karabakh continue de polariser aussi bien les publics concernés que les experts, qu'ils soient ressortissants ou non de la région. De fait, cet ouvrage est déjà devenu une référence incontournable pour tout professionnel ou étudiant désireux de mieux comprendre les dynamiques propres à cette région du monde. Si l'approche de la violence par les émotions adoptée par Laurence Broers m'a moins convaincue, cela n'enlève rien au potentiel intellectuel et pratique que contient son ouvrage dont la lecture fut un exercice à la fois fort stimulant et enrichissant.

Références bibliographiques

- Das, Veena. 2007. *Life and Words: Violence and the Descent into the Ordinary*. Berkeley: University of California Press.
- Despret, Vinciane. 2004. *Our Emotional Makeup: Ethnopsychology and Selfhood*. New York: Other Press.
- Ellsworth, Phoebe C. 2014. "Basic Emotions and the Rock of New Hampshire." *Emotion Review* 6 (1) : 21–26.
- Hall T.H., and Ross A.G. 2019. "Rethinking Affective Experience and Popular Emotion: World War I and the Construction of Group Emotion in International Relations," *Political Psychology* 40 (6) : 1357–1372.
- James, W. 1983 [1894]. "The Physical Basis of Emotion." In *William James: Essays in Psychology*, eds Frederick H. Burkhardt, Fredson Bowers, and Ignas K. Skrupskelis, 299–314. Cambridge, MA: Harvard University Press.

Open Access Publications - Bibliothèque de l'Université de Genève
Creative Commons Licence 4.0

